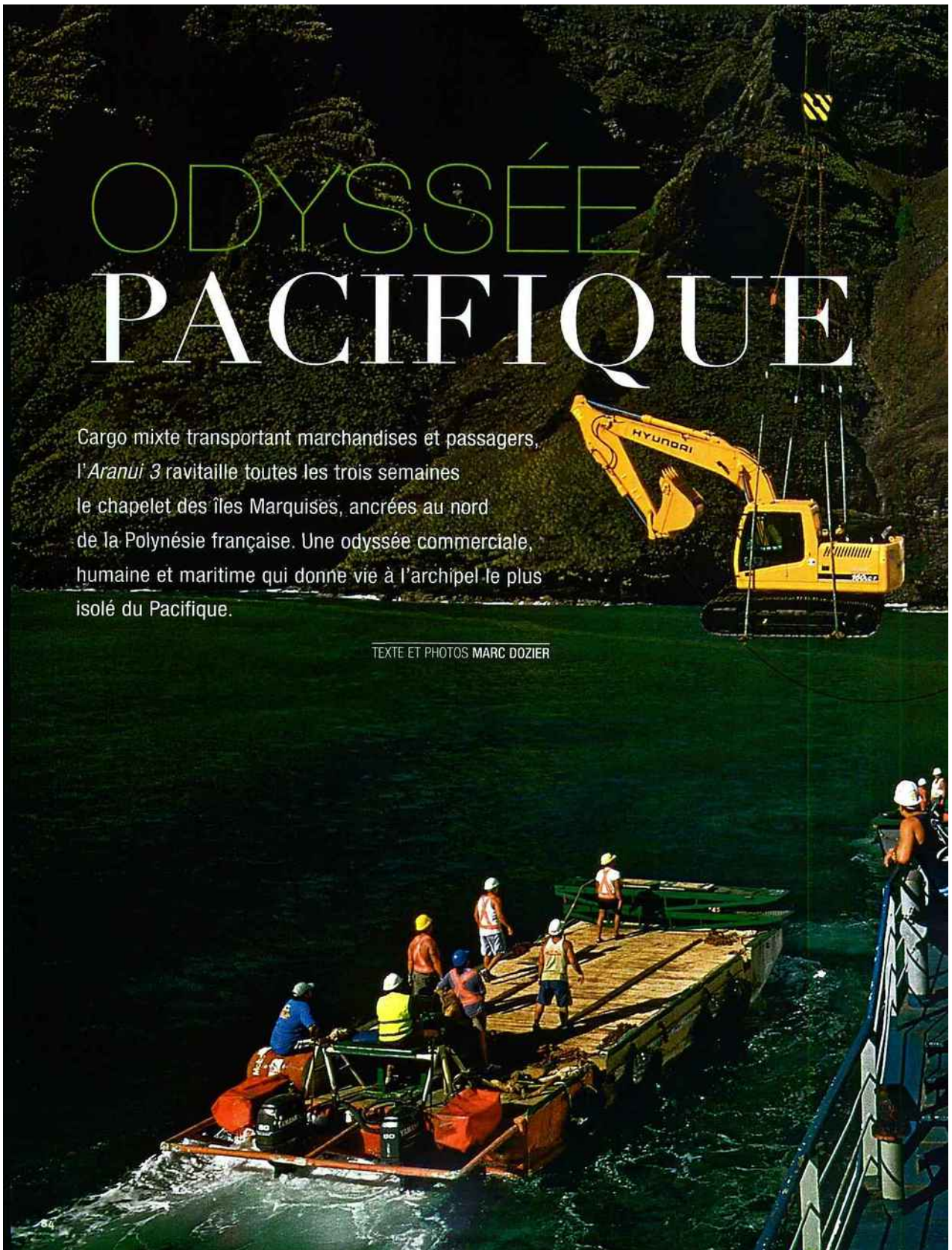


ODYSSÉE PACIFIQUE

Cargo mixte transportant marchandises et passagers, l'*Aranui 3* ravitaille toutes les trois semaines le chapelet des îles Marquises, ancrées au nord de la Polynésie française. Une odysée commerciale, humaine et maritime qui donne vie à l'archipel le plus isolé du Pacifique.

TEXTE ET PHOTOS MARC DOZIER





APRÈS UNE RUDE JOURNÉE DE LABEUR, MARINS ET VOYAGEURS SE
RETROUVENT AU COMPTOIR DU CARGO POUR DEVISER SUR LE MONDE

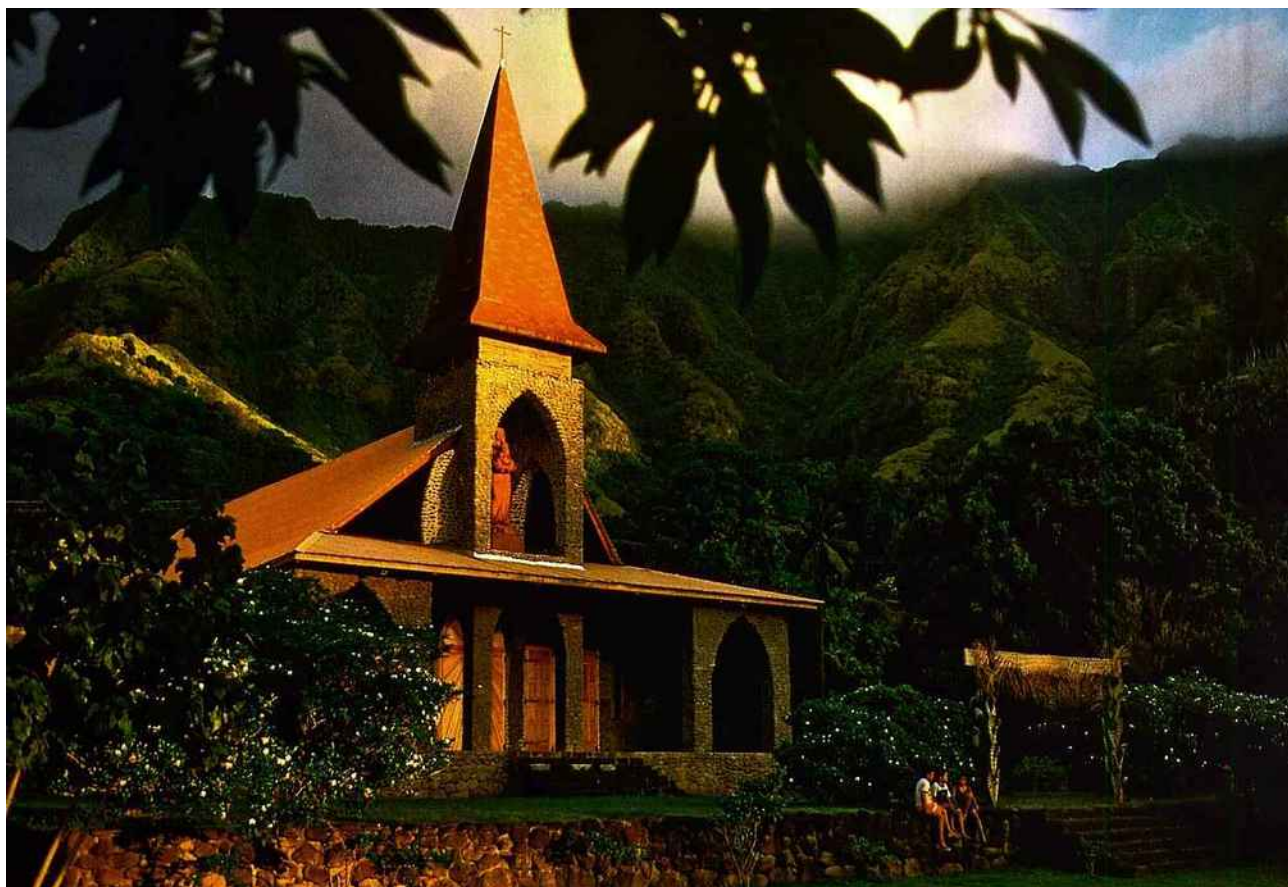


Originaire de Nuku Hiva, le grutier de l'*Aranui 3*,
Mahalo Pahuatini, palabre autour d'une Hinano, la bière
locale, avec Denis Chavance, un passager du cargo.



Avec ses pitons de basalte phalliques dressés vers d'improbables émois célestes, la baie des Vierges offre au village d'Hanavave et à l'île de Fatu Iva l'un des plus éblouissants panoramas des Marquises.





AU CREUX DES VALLEES, LES EGLISES MARQUISIENNES EMERGENT COMME UN MIRAGE AU MILIEU D'UNE NATURE OMBRAGEUSE ET SAUVAGE

« Un tout petit bout de papier pour de bien grosses manœuvres ! » plaisante Tino Young, le responsable commercial du navire, les mains prises par la longue liste du fret à décharger récapitulant les mille sept cents tonnes qui patientent dans les cales de l'*Aranui 3*. Casque jaune sur la tête, tatouage au triceps et la gouaille en veilleuse, le subrécargue veille au bon déroulement des opérations afin que chacun des colis embarqués à Tahiti arrive à bon port sur les îles Marquises. Un défi. Surtout lorsque l'on sait que le débardage doit parfois se faire sans appontement, à sueur d'hommes, la cargaison calée sur de petites barges chahutées par les rouleaux. « Balèèzze » conclut simplement le marin alors que le spectacle du déchargement débute dans le décor paradisiaque offert par l'île de Tahuata. Avant que le jour ne s'éteigne, le ballet des baleinières commence dans la valse des vagues. Les allers-retours s'enchaînent entre le cargo qui mouille dans la baie de Vaitahu et le sable blanc de la plage qui tanguent sous les cocotiers. En chef d'orchestre, Tino s'affaire sur la jetée. Un Fenwick

entame doucement son solo sur le quai alors que la danse des grues du navire s'accélère : caisses, fûts, cartons, et palettes vomissent des cales telle la *Chevauchée des Walkyries*. Aux commandes, Mahalo Pahuatini, la coqueluche des photographes et des touristes avec ses tatouages qui lui dévorent le visage, dirige en virtuose la ronde des ballots qui volent au bout d'un filin avant d'être réceptionnés par l'équipage. Légers et précis comme des ballerines, les gros bras s'activent, concentrés et silencieux. Élégants presque. Marins et dockers à la fois, les hommes chargent, déchargent et jouent aux cow-boys des mers, sous le regard admiratif des voyageurs, plantés sur les balustrades comme au balcon d'un opéra. Impatients et flegmatiques, les habitants viennent chercher un colis, prêter leurs bras à un ami, déposer des marchandises qui seront acheminées vers Papeete ou simplement observer le manège des hommes et du matériel dont on ne sait qui porte l'autre.

À travers les déchirures d'un nuage, le soleil lance ses derniers traits avant qu'un rideau d'obscurité ne tombe sur la vallée et ne renvoie voyageurs et

En haut — Sur l'île de Tahuata, l'église catholique du village de Vaitahu se dresse face à la mer. Inauguré en 1988, le bâtiment commémore la première messe prononcée aux Marquises par les Espagnols en 1595.

À droite — Retour sur l'*Aranui 3* en baleinière avec les necks de Ua Pou en toile de fond. Dressés comme d'impétueux obélisques de pierre, les douze pics donnent à cette terre de l'archipel nord des airs d'île de King Kong.

marins retrouver les coulisses du cargo. D'un tour d'hélice, l'*Aranui* reprend la mer avec la nuit et laisse s'éteindre derrière lui les effluves d'hibiscus, de tiarés et de frangipaniers. Demain, l'équipage entamera un autre tango avec les flots pour ravitailler un nouveau hameau inaccessible, perdu dans l'immensité de cet océan que l'on dit Pacifique.

Considéré comme le plus isolé du globe, l'archipel mérite bien son nom marquisien pourtant galvaudé par les publications touristiques : Te Henua Enana, la terre des Hommes. Oui, la vie y est rude, la nature reine, l'homme humble et les *nonos*, ces petites mouches piqueuses endémiques, voraces. Îles montagneuses perdues dans un azur infini, verticales et dressées comme un pied de nez aux lagons camus des Tuamotu, les Marquises forment un essaim de terres massives sabrées de vallées

Havre de nature loin des tourbillons de la modernité, l'archipel des Marquises attire depuis des siècles de nombreux artistes fascinés par ces miettes de terre chargées d'histoire et de culture. En 1842, l'écrivain Herman Melville, embarqué à bord du baleinier *Acushnet*, déserte à Nuku Hiva et se réfugie durant trois semaines dans la vallée

Le paradis des artistes

de Taipivai dont il tira le récit *Taiipi*. En 1888, Robert Louis Stevenson mouille à son tour dans la toute proche baie de Anaho qu'il décrit longuement au cours du récit *Dans les mers du Sud*. En 1897, c'est au tour de Gauguin, en quête de cette « nature vierge » indispensable à son art « primitif et sauvage », de s'installer à Hiva Oa où, malade

et miséreux, il trouve le souffle de ces derniers tableaux. C'est sur cette même île que Jacques Brel, fuyant la pression médiatique, passa également les trois dernières années de sa vie et écrivit son ultime chanson *Les Marquises*, en hommage aux décors dramatiques et à la culture extraordinaire de cet éden, source d'une inspiration originelle.





TE HENUA ENANA : SUR CETTE « TERRE DES HOMMES », LA VIE EST RUDE, LES HOMMES HUMBLES ET LES NONOS VORACES...

comme autant d'entailles profondes dans la chair du monde. Un florilège de décors absolus, drus et herculeens qui fascinèrent en leurs temps Stevenson, London, Melville et Segalen, sans oublier Brel, qui repose à Atuona, a quelques pas seulement d'un peintre impressionniste autrefois miséreux et aujourd'hui célèbre « *Ici, j'entends le son sourd, mat et puissant que je cherche en peinture* » écrivait Paul Gauguin, qui mourut à Hiva Oa en 1903 après une retraite artistique féconde ou il était venu « *fuir pour attendre l'art* ». Loin du calme des lagons turquoise, cette beauté brute a l'éclat sauvage, chlorophyllienne et océanique, « *c'est l'orgasme de la nature !* » plaisante Tino, marin, beau parleur et poète lyrique à ses heures

MIRAGES MARITIMES

Jour après jour, les escales s'enchaînent par le hublot. Crachin, ciel bleu et officiers se succèdent au quart avec la régularité d'un metronome. Massif et gracie, l'*Aranui 3* glisse sur les flots et passe avec la lenteur vélocité et régulière du temps. Par petites touches impressionnistes, le voyage

déroule son décor panoramique fantasque ou les îles, comme des mirages maritimes, apparaissent, s'évanouissent et renaissent avant de s'éteindre avec l'azur nuageux dans un oratorio cobalt, laiteux et ébène. De ces douze poussières terrestres venues se blottir au creux d'un l'archipel sensuel, seules six sont habitées. Les autres ont été laissées aux chèvres et à la nature. Épargnées par les cyclones et le tourisme de masse, toutes ont conserve une beauté première, originelle. Ua Pou et ses colonnes de pierre qui éventrent les cumulonimbus sombres. Hiva Oa, Tahuata, Ua Huka et leurs échancrures chimeriques. Nuku Hiva et ses paysages mosaïques ou se mêlent forêts de pins, prairies fraîches, falaises-murailles, cascades sans fin et rejets basaltiques qui tranchent le ciel comme des couteaux de cuisine. Fatu Iva et sa célèbre anse gardée par une armée d'éperons rocheux phalliques qui, telles des demoiselles coiffées, se dressent vers d'improbables émois célestes. Autrefois bien nommée « baie des Verges » par une sage dialectique marquisienne, la crique fut pourtant

En haut — À Hakahetau sur l'île de Ua Pou, Marius Tapati, Samuel Huuti, Motu Ehitu Hikutini et Vaiei Tapati préparent leurs costumes en feuilles d'outi avant de réaliser un *haka*, la danse guerrière traditionnelle des Marquisiens.

À droite — Après avoir déchargé son fret au village de Hatiheu, l'*Aranui 3* mouille dans la baie de Anaho au nord de Nuku Hiva, la plus septentrionale des îles habitées de l'archipel des Marquises. Le col de Teavaimaooa offre une vue panoramique sur cette anse magnifique où R.L Stevenson ancre son voilier *Le Casco* en 1888.

rebaptisée par les missionnaires castrateurs et sans imagination « baie des Vierges » afin de ne pas réveiller d'antiques désirs que la foi n'aurait pas soufflés. « *Mais il ne faut pas croire que toutes les femmes sont vierges !* » plaisante un des pêcheurs de l'île... On ne manque ni d'esprit, ni d'humour sur cette poignée d'îles superbes d'à peine plus de huit mille habitants, écartés du monde comme par une punition bien heureuse. Avec quelques trop rares avions Twin Otter seize places et les tournées d'un vaisseau de moindre importance, le *Taporo VI*, seul l'*Aranui 3* relie, comme un cordon ombilical nautique, l'archipel des Marquises à Tahiti, mille quatre cents kilomètres au sud. Pour ce voyage, comme à chacune des seize rotations de l'année, le navire déborde d'un joyeux bric-à-brac : trois hors-bord,

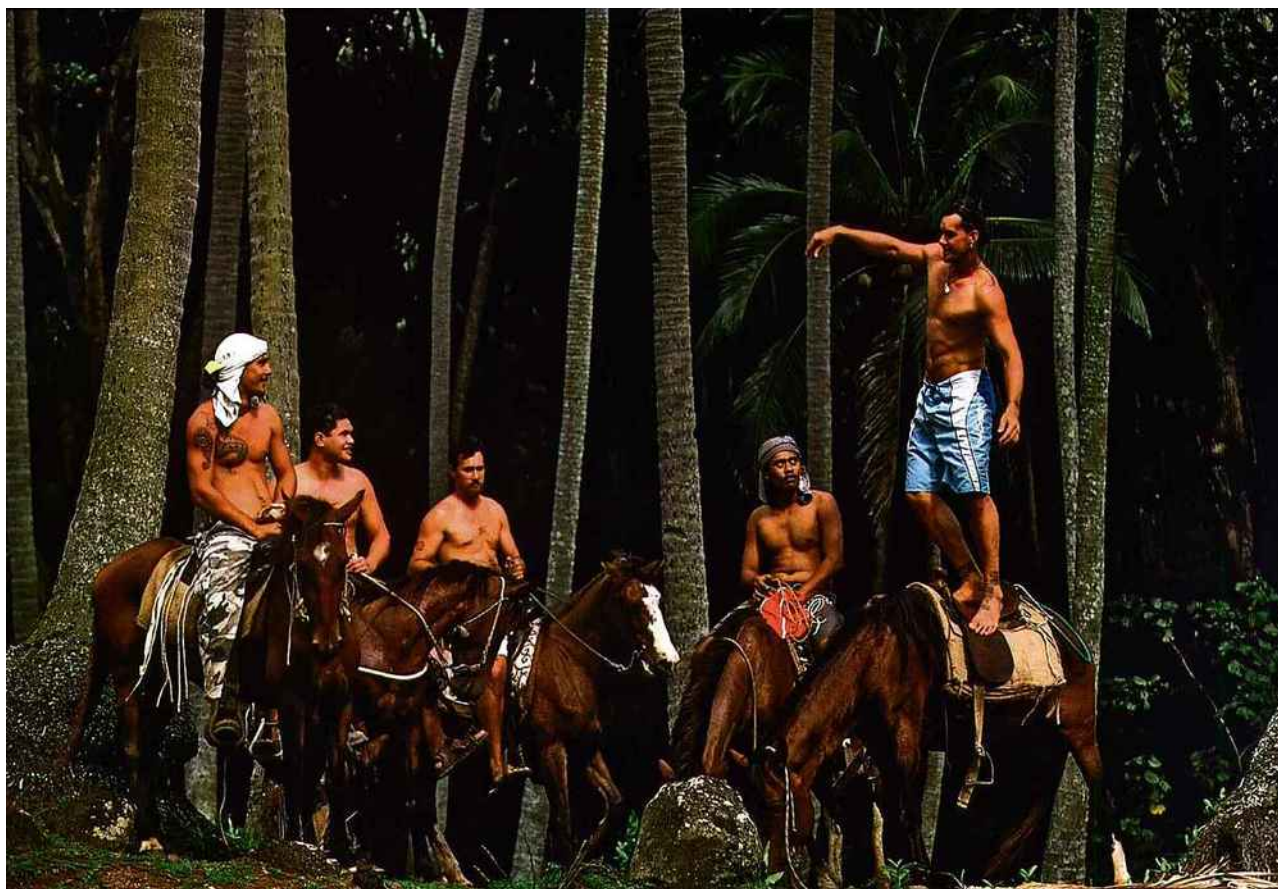
La renaissance des « survivants »

Considérées comme la terre originelle des sociétés du Pacifique, les îles Marquises manquèrent pourtant de voir leur culture s'éteindre à la fin du XX^e siècle. Estimée à plus de cent mille âmes par Cook au XVIII^e siècle, la population tomba en effet à deux mille habitants en 1920, décimée par les maladies importées et acculturée par les missionnaires chrétiens. Au début des années 1980,

sous l'impulsion d'une poignée d'intellectuels marquisiens réunis au sein de l'association Motu Haka, une profonde renaissance culturelle d'une « population de survivants » permit cependant, grâce à l'organisation d'un premier « Festival des îles Marquises » en 1987, de ressusciter la mémoire communautaire en stimulant chants, danses, artisanat et tatouage. Symboliques de ce profond

renouveau, ces fêtes organisées tous les quatre ans, et accompagnées de la restauration de sites archéologiques, redonnent ainsi vie aux croyances et savoirs ancestraux afin, comme le disait Lucien Kimitete, une figure politique locale, de pouvoir « *imaginer un avenir, tout en préservant (...) notre vision du monde* ».





LES MARQUISIENS PUISENT DANS LEUR PASSE SANGLAN ET ILLUSTRE UNE INDÉPENDANCE D'ESPRIT ET UN ART SUBLIME QUI PARLE À L'ÂME

deux mille fûts de *noni* (un fruit aux vertus thérapeutico-économiques, exporté aux États-Unis), du gazole en baril, trois 4x4 aux chromes rutilants, une grue, quatre pirogues, un camion d'avant-guerre et tout un assortiment de bois, tôles, parpaings, caisses de bière et conteneurs de nourriture... Sans oublier cent quatre-vingts touristes et autant d'appareils photo. Un drôle d'inventaire que Queneau n'aurait pas renié.

MAISON FLOTTANTE

Mini-pétrolier, maxi-épicerie flottante, quincaillerie des mers et bateau de croisière, l'*Aranui 3* est tout cela à la fois. Avec ses 117 mètres de long, le bâtiment présente en effet la particularité de transporter aussi bien les marchandises que des passagers, essentiellement des *poopa*, des occidentaux voyageurs auxquels a été réservé le confort simple de la moitié arrière. Avec trois navires successifs depuis 1983, l'épopée des *Aranui* a vu la capacité des bâtiments augmenter, passant de neuf passagers pour l'*Aranui 1*, à soixante pour son remplaçant, avant d'atteindre

cent quatre-vingts passagers avec le cargo actuel. « Plus le bateau est important et plus il faut être vigilant » commente le capitaine, Théodore Oputu, marin d'expérience qui a probablement effectué plus de trois cents voyages « Le bateau est une maison de famille flottante dont je suis à la fois père et capitaine » plaisante-t-il. Aujourd'hui, la fratrie de l'*Aranui*, « Le Grand Chemin » en marquisien, compte soixante-quatre membres d'équipage dont vingt-trois marins, officiers et matelots que complète une équipe de guides, cuisiniers et serveurs dédiés à l'encadrement des touristes souhaitant découvrir la réalité des Marquises et partager la vie chevaleresque des marins. « Les passagers passent les premiers jours avec le mal de mer » raconte Tony, un beau marin aux cheveux longs. « Mais ils repartent avec le mal de cœur ! »

Bienveillants mais longtemps dépendants du pouvoir tahitien, des aides françaises, du bon et du mauvais vouloir administratif, les Marquisiens renouent peu à peu aujourd'hui une confiance perdue avec leur culture. Héritiers

En haut — Importés par les colons européens et retournés à l'état sauvage, les chevaux sont régulièrement utilisés pour les déplacements, le transport des denrées agricoles et les randonnées équestres. Leur présence sur Ua Huka, la plus petite terre des Marquises avec soixante-dix-sept kilomètres carrés, lui a valu le surnom d'« île aux chevaux ».

À droite — Dans la vallée de Punaei, sur l'île de Hiva Oa, le « *tiki* souriant » se dresse seul au milieu de la forêt. Unique aux Marquises, son rictus mystérieux intrigue les spécialistes qui ne connaissent que des *tikis* figés d'un regard impassible et pénétrant.

d'une tradition séculaire à l'origine de celles que l'on retrouve à Hawaï, en Nouvelle-Zélande et jusqu'à l'île de Pâques, ils puisent dans leur passé une farouche indépendance d'esprit, une indécrottable fierté et un art sublime qui touche l'âme des voyageurs. Envoûtés par le *Mana* des îles, la puissante magie surnaturelle marquisienne, les visiteurs rentrent inévitablement chez eux avec un pincement au cœur, un petit bout de nostalgie caché dans les valises. Leurs cartes postales, qui arriveront probablement bien après leur retour, traduiront à n'en pas douter une émotion semblable à celle d'une lettre rédigée à Hiva Oa en 1977 par un chanteur « à textes » qui ne manquait pas de cœur. « *Oui, c'est le vieux Brel. Du fond du Pacifique. Je vis sur une île perdue. Belle à crever mais rude, austère.* » **FR**

Guide pratique page 113

Dans le cyclone de l'indépendance

Rattachées à la France en 1842 par le contre-amiral Abel Dupetit-Thouars, les Marquises sont longtemps restées oubliées, éclipsées par le rayonnement économique et stratégique de Tahiti. Isolé, l'archipel à la langue et la culture distinctes se développa peu, sous le joug d'une double administration coloniale, française et tahitienne. Aujourd'hui, les îles

ont toujours du mal à trouver leur place dans une Polynésie dotée, depuis le 27 février 2004, d'un nouveau statut renforçant son autonomie et considérée comme « *un pays d'outre-mer au sein de la République* ». Mettant un terme au « règne » du sénateur Gaston Flosse, l'élection d'Oscar Manutahi Temaru à la présidence de la Polynésie le 4 mars 2005 permet

à un indépendantiste de conduire la destinée de la collectivité. Craignant pour leur identité, les Marquisiens souhaitent ouvertement un rattachement direct à la France afin que les îles deviennent, à l'image de Mayotte, un département français, assurant que si Tahiti obtenait l'indépendance, les Marquises resteraient françaises.

